

Revoir Capri

« Venez, m'avait écrit Malaparte. C'est l'hiver qu'il faut voir Capri. L'été, l'île est envahie par toute la saleté de Rome et de Naples. Venez donc, vous passerez chez moi des jours formidables et vous pourrez travailler en toute tranquillité. »

Certes, c'était une folie d'accepter. Mais c'eût été une bien plus grande folie, encore, que de ne pas commettre cette folie! Revoir Capri, revoir notre île bien-aimée, après une absence forcée de onze années, et la revoir non plus l'été mais l'hiver, la revoir, surtout, en se demandant si on n'avait pas fini, de loin, par l'embellir outre mesure, par l'élever jusqu'au mythe et par en faire, au mépris de toute réalité, un étrange lieu de délices, oui, c'était bien tenter le diable!

Mais nous n'avions pas plus tôt mis le pied sur le quai, Sonia et moi, que l'accueil de nos amis, de Malaparte, souriant et seigneurial, de ce bon Castello, le peintre, et de tant d'autres qui formaient autour de nous comme un cortège rustique et bavard, que la douceur des fumées des maisons de pêcheurs de la Marina Grande, que le Monte Solaro crépusculaire, que le charmant Funicolare, que l'impertinent grouillement de la Piazza, de toutes parts investie par les terrasses des petits cafés lumineux, que tout cela, donc, nous assurait, par sa voix, que notre souvenir ne nous avait pas trahis. Capri, en dépit de toutes les sottises répandues aux quatre coins du monde par les touristes, les journalistes et les chanteurs d'orgeat, Capri était bien toujours le plus bel endroit au monde et, ce que nous ne savions pas encore, nous allions y vivre dans la plus étonnante maison qu'il nous ait jamais été donné de voir...



La Casa Come Me, sur la pointe de Massullo

Casa « Come Me »

Casa « *Come Me* » : la maison « *Comme Moi* » !

Parbleu ! une fois dépassés les Faraglioni et la Monacone, soudain la côte de Matromania s'offrit à nous tout au long du sentier cimenté, aux courts escaliers de briques, courant comme un pâle serpent au flanc embaumé de la montagne. Et là, tout en bas, allongée sur l'abrupt rocher de la pointe de Massullo, solide comme une casemate, insolite comme une architecture de Chirico, avec son escalier-terrasse de trente-deux marches en forme de trapèze, montant vers le ciel, impressionnant comme un temple aztèque, et ce blanc solarium à figure d'épure dont l'audace mérita les éloges de Le Corbusier, avec des à-pics de soixante mètres au-dessus de la mer, jaillissant, libre et

nue, des touffes d'euphorbes et de campanules, enfin nous apparut, solitaire et de bon augure, la casa « *Come Me* » : la maison « *Comme Moi* » !

C'est écrit sur la porte. C'est écrit dans son dessin, dans sa décoration, dans son ameublement. C'est ainsi que Malaparte l'a voulue, l'a conçue. Elle est à son image. Fière, mais simple. Sévère, mais généreuse. Presque inaccessible, mais toute grande ouverte aux hommes de bonne foi. C'est un signe que les sièges y soient rudes, les tables rares et les miroirs bannis. Ce n'est pas la demeure d'un voluptueux, d'un dilettante, d'un sardanapale. C'est celle d'un errant, d'un aventurier habitué à vivre sous la tente. C'est celle, avant tout, d'un écrivain qui se bat et ose dire ce qu'il faut dire.



Façade de la Casa Come Me

Si les chambres de l'Ospizio, au rez-de-chaussée, réservées aux invités, sont confortables et raffinées sans faux luxe, déjà la salle à manger de dimensions réduites, sorte de coffret de bois clair des Abruzzes, aux murs décorés de gravures équestres, avec son gros poêle de faïence et sa banquette de noyer en fer à cheval, évoque un carré d'officiers de marine. Si l'on monte au premier étage, dans ce que l'on s'amuse, avec Malaparte, à appeler : *l'orgueilleuse retraite du Maître*, c'est pour faire irruption dans un hall immense, aux larges baies, à peine meublé, grandiose et glacé, aux résonances si apolliniennes qu'on en pourrait faire une admirable salle de musique. Et si je demande à Malaparte :

— Pourquoi ce sol en pierres ?

— Afin qu'on ne soit pas tenté d'y danser ! Naturellement ! ose-t-il me répondre, avec ce franc sourire ironique qui vous fait tout de suite chaud au cœur.

Au-delà du hall s'ouvre la chambre. C'est une pièce de célibataire. Elle est nette. Elle sent bon la cire et la lavande. Aux murs, des livres. Partout des livres. Et quelques tableaux. Des portraits de Malaparte par Campigli, de Pisis, Leonor Fini. Mais ce qui frappe le plus, c'est le lit, étroit, austère, un lit d'ascète, d'ermite, que dissimule une magnifique couverture de daim.

En proue, face au large, avec sur le côté gauche une vue unique sur la corniche de Positano et d'Amalfi, voire sur les Sirénuses, le cabinet de travail-bibliothèque, aux murs duquel alternent Marie Laurencin, Delaunay, Matisse,

Zadkine, Lhote, Foujita, Dufy, Chirico. Malaparte travaille là à son prochain film dont il fait à la fois le scénario, le découpage et la mise en scène, film pour lequel il a signé avec Alexandre Korda et qu'il tournera en juillet, dans les environs de Montepulciano, au sud de Sienne.



Curzio Malaparte chez lui

Dans son dos, un vaste canapé et d'énormes fauteuils pour ses amis. Pour lui, une chaise de paille. Sa machine à écrire, ses papiers sont posés sur une plaque de plexiglas. Devant ses yeux, une merveilleuse photo de son chien Febo, mort depuis neuf ans maintenant, ce chien qu'il avait recueilli mourant sur la plage de Marina Corte, à Lipari, qu'il avait soigné, nourri, élevé, qui avait été son unique compagnon durant sa déportation, et dont il parle avec tant de pathétique dans *La Peau* :

— Jamais je n'ai aimé une femme, un frère, un ami, comme j'ai aimé Febo. C'était un chien comme moi. C'était un être noble, la plus noble créature que j'aie jamais rencontrée dans ma vie.

— Est-il vraiment mort comme vous le racontez dans votre livre ?

— Non, c'est ici qu'il est mort, après une douloureuse maladie. J'étais sur le front russe. C'est Maria (Maria, servante au cœur fidèle) qui l'a veillé, jour et nuit. Il couchait dans sa propre chambre. Dans la journée, elle laissait toujours la porte ouverte. Un soir, à son retour du village, elle a vu la porte fermée et elle a compris que tout était fini.

— Il n'avait pas voulu qu'on le voie mourir.

— Naturellement ! Il est mort seul ! J'imagine qu'il en avait décidé ainsi.

— Mais l'histoire de la clinique vétérinaire de Pise, alors ?

— Exacte ! On coupait effectivement les cordes vocales de ces malheureux chiens avant de les opérer pour les expériences. Dieu merci, Febo, lui, a échappé à cette torture !

Je me détournai discrètement pour laisser à Malaparte le temps de raffermir ses traits. Mais, bientôt, je vis que son visage, tout à l'heure plein de larmes, était de nouveau éclairé par un bon sourire et je lui tendis une brochure que je venais de trouver sur une étagère.

— Ah! me dit-il, vous voulez savoir comment les Malaparte sont alliés aux Bonaparte?

— J'ai feuilleté quelques pages. Mais je me perds un peu dans la généalogie des deux familles.

— En fait, « Malaparte » était seulement le nom d'un de mes oncles. Je l'ai pris pour pseudonyme. Ça faisait plus italien!